

# Écrire et écrit, le journal comme atelier d'entraînement à la pensée

**Marcello VITALI ROSATI**

Docteur en philosophie, Professeur à l'université de Montréal

## **Résumé**

Le journal correspond à un atelier d'entraînement de la pensée où il devient possible de réécrire l'écrit. C'est-à-dire, c'est un lieu de flânerie, où l'auteur produit sa pensée et crée en toute liberté. Ce recueil d'idées déposées dans ce journal est l'essence de ce qui deviendra ensuite l'article, la thèse, le livre, où la forme et le contenu seront contraints par les règles orthographiques, grammaticales et syntaxiques. Le journal rend possible cette réflexivité immédiate et est garant de l'émergence de l'idée avant sa transformation et sa théorisation.

## **Mots-clés**

Journal, entraînement de la pensée, écriture de l'écrit, cristallisation de la pensée, lieu de flânerie.

## **Abstract**

The diaries is a training workshop of the mind where it is possible to rewrite the writing. That is to say, it is a place to stroll, where the author creates and produces his thoughts freely. This collection of ideas submitted in this diary is the essence of what later become the diary's thesis, the book, where the form and content will be constrained by the rules of spelling, grammar and syntax. Dairies makes this immediate reflexivity possible and guarantees the emergence of the idea before its transformation and theorization.

## **Keywords**

Diary, training of thinking, writing for writing crystallization of thought, place to stroll.

\*\*\*

L'objectif de ces quelques pages est de présenter mon expérience d'écriture d'un journal. Il s'agit pour moi d'une pratique qui n'a jamais vraiment été thématifiée; en d'autres mots, je n'ai jamais essayé d'analyser théoriquement les enjeux de cette écriture. Je réponds donc avec plaisir à la demande de Remi Hess et essaie de raconter ma pratique et d'en présenter les retombées dans le cadre de mon activité de recherche.

En effet, en tant que chercheur, je tiens un journal depuis une dizaine d'années. J'ai commencé lors de mon séjour en France pour écrire ma *tesi di laurea*. C'était justement l'activité d'écriture académique qui m'avait donné envie d'avoir un espace d'écriture différent, même si à ce moment je n'avais peut-être pas thématiquement ainsi cette pratique. J'écrivais ma *tesi* sur Emmanuel Levinas en italien, je connaissais assez mal le français mais commençais à l'apprendre. Il y avait une drôle de tension entre la découverte d'une langue de son appareil théorique et sa transcription en italien. J'étais en France, apprenais le français, lisais en français et reportais toutes les structures conceptuelles dans ma langue maternelle qui était alors aussi, et surtout, ma langue spéculative. C'est peut-être cette tension qui m'a poussé à commencer un journal qui a été écrit dès le premier jour systématiquement, en français. Je me retrouvais, de cette manière, dans une pratique particulière : j'écrivais dans une langue que je connaissais mal, malgré mes efforts, je faisais beaucoup d'erreurs. J'écrivais tous les jours et m'efforçais de le faire même lorsque je n'en avais pas envie. Après quelques années, j'ai changé ma langue spéculative, qui est désormais le français, et la pratique du journal est devenue un instrument indispensable pour m'aider à produire cette pensée et à la formuler. Je voudrais essayer en ces pages d'expliquer comment. Dans ce témoignage, je voudrais interroger la question de la pratique du journal lorsque celui-ci devient un lieu d'entraînement à la pensée. Il se présente en deux parties dont la première argumente le sens que peut prendre le diarisme et comment par ce biais cette pratique est devenue un lieu de perfectionnement de la pensée. La seconde partie développe davantage le concept de flânerie qui est essentiel à ma pratique du diarisme et essaie d'explicitement les structures et les règles qui caractérisent l'écriture de mon journal.

### **Du journal à l'article**

L'écriture du journal libère d'un certain nombre de contraintes qui caractérisent des formes d'écriture comme l'article ou le livre. Ceci est rendu en partie possible par le fait que je n'écris pas pour un lecteur, ou, mieux, je peux changer quand je le veux le type de lecteur auquel j'imaginerais m'adresser. Les pages du journal peuvent se présenter comme des notes, des courtes remarques, des considérations plus structurées ; il n'y a pas un style défini, ni une longueur préétablie. Finalement le journal n'est pas écrit pour être lu : même pas par moi-même.

Ce qui compte dans l'écriture du journal n'est donc pas l'écrit final, justement parce que personne ne devra le lire : c'est plutôt le geste d'écrire. Il s'agit d'une écriture qui peut être considérée comme une forme d'action, plus que comme une forme de représentation de l'action. Je m'explique : il n'y a pas d'opposition entre agir et raconter l'action puisque l'écriture est un geste de production. On pourrait être tenté de croire qu'écrire consiste à rendre présent quelque chose qui ne l'est plus. C'est la notion *mimesis*, d'imitation, idée qui était à la base de l'interprétation de l'écriture chez les Grecs – et Platon en particulier. Écrire signifie imiter, représenter, faire donc semblant que quelque chose qui n'est pas là soit encore là.

Quand on raconte l'histoire d'Ulysse, Ulysse a déjà fait ces voyages, est déjà rentré à Ithaque : son histoire est finie et l'écriture sert à la rendre à nouveau présente. Quand j'écris mon journal intime, le soir, à la fin de la journée, je raconte ce qui s'est produit pendant la journée, je l'imité avec mes signes, je tente de rendre présente ma journée lorsqu'elle a déjà disparu.

Selon cette interprétation l'écriture serait ce qui vient après la vie. Elle est une copie – moins vivante – de la vie. Justement pour cela Platon avait une mauvaise considération de l'écriture : la vie est une imitation des idées et l'écriture est imitation de la vie, imitation d'imitation, et donc avec un degré de réalité moindre.

Essayons d'appliquer cette interprétation à ce qui est en train de se produire ici et maintenant, dans le moment où je suis en train d'écrire ces pages. Il y aurait quelque chose avant cette écriture que je saurais en train de représenter. L'avant de cette écriture serait, probablement, une pensée, une série de thèses, un plan, une table des matières. Je sais ce que je veux écrire, le texte n'est que la représentation de cette pensée.

Pour écrire un article il faut d'abord avoir structuré sa pensée, l'avoir analysée, en avoir listé les points clés, avoir choisi un parcours. Dans certains cas, l'écriture d'un article pourrait presque ressembler à une transcription bien qu'il soit indéniable qu'une dimension heuristique reste toujours présente.

Le journal permet de s'affranchir complètement de cette dimension de transcription de la pensée qui peut parfois affecter l'écriture. Dans le cas du journal, l'auteur se dirige dans une direction sans pour autant toujours savoir où il va, le texte tend à être débridé, même si l'auteur se prépare à structurer sa pensée par ce biais. La pensée se fait au moment de l'écriture, ou encore mieux, la pensée se construit par l'écriture. Écrire ce n'est pas que mettre sur le papier l'idée déjà pensée, mais c'est aussi créer d'autres idées en les formulant.

C'est pourquoi je considère la pratique du journal comme une sorte d'atelier, un entraînement à la pensée. Exactement comme si c'était l'entraînement d'un athlète : l'entraînement à pratiquer les mêmes actions que l'on devrait produire – autrement et à nouveau – au moment de la compétition. En écrivant dans la forme ouverte du journal, je forge un vocabulaire, je produis des structures théoriques, je pratique des liens, j'invente des parcours, j'explore des possibilités. Le fait d'écrire dans une langue étrangère m'a permis de m'approprier un vocabulaire et des structures syntaxiques : au lieu que de devoir adapter une pensée déjà existante à une nouvelle langue, je pouvais inventer ma langue française avec ma pensée ; les deux naissaient ensemble. Le sujet d'une page de journal se décide dans le moment même où je me mets à écrire, non pas à l'avance. Souvent le raisonnement se retrouve dans une impasse, puisque, auparavant, la route n'a pas été programmée ; dans ce cas l'écriture s'arrête, pour reprendre le lendemain, vers un autre chemin... une autre piste.

Le geste d'écriture du journal résonne ensuite dans la formulation des idées dans des contextes plus formels, tels qu'un article ou un livre. En aucun cas je n'utilise les pages du journal comme des notes préparatoires à l'écriture de quelque chose d'autre. Et très rarement je relis le journal, même lorsque je dois travailler sur des sujets traités dans mes journaux. Cependant, le fait d'avoir parcouru ce premier chemin de recherche lors de l'écriture de mon journal, implique que je les connais déjà et suis capable de les retracer aisément, toute en évitant les écueils, car les passages qui fonctionnent et ceux qui ne fonctionnent pas m'apparaissent clairement.

### **La flânerie, « Penser en marchant »**

L'écriture d'un journal est donc comme une flânerie : elle ne présuppose pas une carte des lieux qu'on va traverser, ni un but précis. Et cela justement parce qu'une carte des lieux n'est pas possible étant donné que l'espace se structure au fur et à mesure de la flânerie. Le geste d'écrire un journal est une pratique de flânerie qui agence l'espace de la pensée et rend donc, par la suite, possible de le cartographier dans des écrits. Se produisent alors une tension et un jeu entre écrire et écrit, entre une pensée dans le mouvement de sa production et une pensée posée, qui est prête à être lue parce qu'elle a été cartographiée et balisée.

Écrire un journal est donc pour moi un moyen de produire de la pensée et ce n'est jamais transcrire quelque chose qui pourrait s'être produit ailleurs. C'est dans les conditions matérielles particulières de l'écriture, dans le moment même du geste de tracer des lettres sur le papier, que la pensée se fait. Il n'y a qu'en écrivant que j'arrive à concrétiser le mouvement de la pensée et à la vivre comme geste sans que l'idée de ce geste ne s'arrête à une simple métaphore. Les idées sortent du gribouillage : sans avoir été décidées auparavant, elles se forment dans la graphie elle-même.

Ces idées contenues dans mon journal correspondent donc à une pensée en mouvement qui se construit au fur et à mesure de l'écriture, elle reste ouverte, et ne se laisse pas happer par quelques concepts. En effet, elle demeure dans un écrire qui ne peut jamais devenir un véritable texte. Je ne considère pas le journal comme un texte à lire, mais plutôt comme un texte à écrire. Ce qui est le plus intéressant pour moi ce sont les pages blanches et non les pages remplies, les pages qui me laissent un espace libre pour produire de l'écriture et non celles qui sont déjà pleines de texte écrit. Le plus intéressant pour moi, c'est le cahier neuf que je viens d'acheter et non mon journal écrit.

Pourtant, dans cette pratique ouverte je constate que des règles se sont imposées ; comme s'il n'était plus possible d'être dans ce simple geste qui se structure sans normes, non dicté, qui reste libre de toutes contraintes. Je n'ai jamais formulé ces règles qui régissent mon écriture mais j'ai toujours su qu'elles étaient là et les ai toujours pressenties et donc plus ou moins respectées, parfois essayant de les modifier progressivement ou de les mettre en question.

Ces règles sont celles qui servent à définir l'architecture de l'espace où se produit le mouvement de l'écriture, à donner certains éléments qui serviront d'obstacle et d'instrument pour la flânerie. Les pages blanches sont bien évidemment déjà un espace structuré et agencé : elles dirigent le geste d'écriture et le canalisent (il faut écrire avec un stylo, des lignes plus ou moins longues etc.). Mais les simples contraintes du support cahier ne suffisent pas. Je crois que c'est de ce besoin de structuration que dérivent mes règles. Ce sont souvent des normes arbitraires – comme par exemple l'emploi systématique du même stylo – ou bien des règles qui me servent à libérer l'écriture d'une série de réflexes liés à l'écriture académique. En particulier, je m'interdis de citer des noms propres et je m'interdis de corriger ce que j'écris. La raison de l'interdiction de citer des noms propres est que j'essaye

de rechercher une fluidité du geste qui n'ait pas besoin de s'appuyer sur quelque chose d'autre. C'est évidemment une fiction, on utilise un langage, des structures théoriques et des concepts qui existaient déjà et qui se réfèrent donc à d'autres pratiques, mais le fait de ne pas citer d'auteurs m'oblige à assumer directement ce que j'écris en me chargeant d'en démontrer la validité. C'est une sorte de prise de responsabilité : je m'oblige à assumer ce que je dis, à m'en charger. Je trouve que souvent la citation est une manière pour éviter de prendre la parole. Je peux citer ce que dit Aristote même si je ne le trouve pas cohérent, puisque je suis en train de citer. Mais si c'est moi qui le dis, je suis responsable de la cohérence et de la validité de l'affirmation. L'absence de citation oblige à un besoin plus fort de montrer la validité de ses arguments. Une autre règle que je m'impose est le fait de ne rien corriger. Jamais je ne reviens sur ce que j'ai écrit, même pas pour corriger les fautes d'orthographe que mon français-italien m'inflige souvent. Cela implique que la valeur de ce que j'écris n'est que dans le geste de l'écriture qui ne peut être remodelé une fois qu'il a été produit, dans le sens où il n'est pas important de savoir si ce qui est écrit dans mon journal est intéressant ou pas puisqu'il n'est pas fait pour être relu. Ce qui compte est simplement le fait de l'écrire. C'est le fait d'écrire qui fait avancer ma pensée et non le contenu de mes journaux. Une fois l'écriture du journal terminé, celui-ci n'a plus d'intérêt. Encore une fois : exactement comme l'entraînement d'un athlète, ce qui compte est l'entraînement, le geste d'écrire et non ce qui est écrit. Rien ne doit rester sinon le fait d'avoir fait un exercice. Or, la forme ouverte et inachevée de l'écriture du journal, se transforme, parfois, en une forme plus achevée ou du moins destinée à la lecture : que cela soit un article, un livre ou un billet sur un blog. Le travail d'écriture est dans ce cas très différent : il faut mettre en place un plan, prédéterminer le parcours que l'on va accomplir, décider comment guider le lecteur, comme si l'on était un guide qui accompagne un touriste et choisit quelles attractions à lui montrer. Il faut une carte, il faut connaître le chemin et prévoir exactement ce qui va se passer. Bien évidemment, même l'écriture d'un article est un geste, mais en un sens très différent. La marge de créativité est très limitée : la pensée se produit dans des rails qui ont été préétablies. Ce que j'écris dans le journal sert donc à connaître le parcours à faire pour en déterminer une carte précise. « L'écrire » se cristallise en écrit. Tout ce que j'ai pu tenter dans l'écriture du journal est sélectionné, trié, les impasses évitées, le langage ambigu abandonné. La flânerie se transforme en chemin

balisé. Concrètement, le fait d'avoir formulé un discours dans le journal, me permet d'avoir testé un vocabulaire et des plans d'argumentation et d'analyse. Quand je dois écrire un article, je ne les relis pas pour éviter de les retranscrire simplement, ce qui m'empêcherait de choisir le meilleur parcours possible : il ne s'agit pas de reproduire la flânerie mais de se baser sur ce qu'elle m'a apporté pour tracer un parcours plus direct, avec un but et une structure précise.

Bien évidemment cette transformation est nécessaire, puisque la pensée du journal n'est pas faite pour être partagée : le mouvement de l'écriture reste insaisissable et doit donc s'arrêter et se cristalliser dans un écrit pour qu'on puisse le lire, le comprendre.

Mais cette cristallisation ramène à une autre fonction du journal : celle de dédire le dit, ou mieux, de réécrire l'écrit. Une fois qu'une idée ou un parcours théorique ou une thèse s'est structuré dans un article ou autre, il m'arrive très souvent de reprendre les idées dans le journal où peuvent se déployer les restes de la pensée écrite. Tout ce dont j'ai deviné l'importance lors de l'écriture d'un article, mais que j'ai dû mettre de côté pour ne pas gêner ou entraver mon parcours, toutes les perspectives de doute, de remise en cause, toutes les variantes, les déviations, les chemins alternatifs que je me suis interdit de parcourir dans un écrit destiné à une lecture pour ne pas égarer le lecteur, je peux les reprendre dans le journal. Il s'agit souvent de reformuler les mêmes idées dans un langage différent, se permettant, par exemple, d'utiliser des concepts dont l'ambigüité empêche l'emploi dans un texte destiné à la publication, ou de poser des questions qui ont été laissées entre parenthèses, ou encore d'essayer de formuler une antithèse de mon analyse pour voir si elle peut aussi fonctionner.

Cet aller-retour de mouvement et arrêt, de geste et de cristallisation, d'écrire et d'écrit est ce qui m'a permis la création, l'appropriation d'un langage et d'un appareil théorique et, surtout, ce qui permet un renouvellement et une mise en question des approches théoriques que je tente de mettre en place dans mes textes. Voilà pourquoi je considère le journal comme un atelier d'entraînement à la pensée dont je ne saurais me passer.